

Les coups qu'à cet abord la dent lui veut porter.
 Tout ce que peut l'adresse étant jointe au courage,
 Ce que pour se venger tente l'aveugle rage,
 Se fit lors remarquer par les chasseurs épars.
 Tous ensemble au sanglier voudraient lancer leurs dards,
 Mais peut-être Adonis en recevrait l'atteinte.
 Du cruel animal ayant chassé la crainte,
 En foule ils courent tous droit aux fiers assaillants.
 Courez, courez, chasseurs un peu trop tard vaillants;
 Détournez de vos noms un éternel reproche :
 Vos efforts sont trop lents, déjà le coup approche.
 Que n'en ai-je oublié les funestes moments !
 Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monuments !
 Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'histoire !

Enfin de ces forêts l'ornement et la gloire,
 Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux,
 Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
 Le cruel animal s'enferme dans ses armes,
 Et d'un coup aussitôt il détruit mille charmes.
 Ses derniers attentats ne sont pas impunés ;
 Il sent son cœur percé de l'épée d'Adonis,
 Et, lui poussant au flanc sa défense cruelle,
 Meurt, et porte en mourant une atteinte mortelle.
 D'un sang impur et noir il purge l'univers :
 Ses yeux d'un somme dur sont pressés et couverts :
 Il demeure plongé dans la nuit la plus noire ;
 Et le vainqueur à peine a connu sa victoire,
 Joui de la vengeance et goûté ses transports,
 Qu'il sent un froid démon s'emparer de son corps.
 De ses yeux si brillants la lumière est éteinte ;
 On ne voit plus l'éclat dont sa bouche était peinte,
 On n'en voit que les traits ; et l'aveugle trépas
 Parcourt tous les endroits où régnaient tant d'appas.
 Ainsi l'honneur des prés, les fleurs, présents de Flore,
 Filles du blond Soleil et des pleurs de l'Aurore,
 Si la faux les atteint, perdent en un moment
 De leurs vives couleurs le plus rare ornement.

La troupe des chasseurs, au héros accourue,
 Par des cris redoublés lui fait ouvrir la vue :
 Il cherche encore un coup la lumière des cieux,
 Il pousse un long soupir, il referme les yeux,
 Et le dernier moment qui retient sa belle âme
 S'emploie au souvenir de l'objet qui l'enflamme.
 On fait pour l'arrêter des efforts superflus ;
 Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.

Prêtez-moi des soupirs, ô Vents, qui sur vos ailes
 Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles.
 Elle accourt aussitôt, et, voyant son amant,
 Remplit les environs d'un vain gémissement.
 Telle sur un orneau se plaint la tourterelle,
 Quand l'adroit giboyeur a, d'une main cruelle,

Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours ;
 Elle passe à gémir et les nuits et les jours,
 De moment en moment renouvelant sa plainte,
 Sans que d'aucun remords la Parque soit atteinte.
 Tout ce bruit, quoique juste, au vent est répandu ;
 L'enfer ne lui rend point le bien qu'elle a perdu :
 On ne le peut fléchir ; les cris dont il est cause
 Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque chose.
 Vénus l'implore en vain par de tristes accents ;
 Son désespoir éclate en regrets impuissants ;
 Ses cheveux sont épars, ses yeux noyés de larmes ;
 Sous d'humides torrents ils resserrent leurs charmes,
 Comme on voit au printemps les beautés du soleil
 Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.
 Après mille sanglots enfin elle s'écrie :
 Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie !
 Tu me quittes, cruel ! au moins ouvre les yeux,
 Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux ;
 Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte !
 Hélas ! j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte :
 Une éternelle nuit l'oblige à me quitter ;
 Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.
 Encor si je pouvais le suivre en ces lieux sombres !
 Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !
 Destins, si vous vouliez le voir sitôt périr,
 Fallait-il m'obliger à ne jamais mourir ?
 Malheureuse Vénus, que te servent ces larmes ?
 Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes :
 Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours ;
 Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
 Je ne demandais pas que la Parque cruelle
 Prit à filer leur trame une peine éternelle ;
 Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
 Je demande un moment, et ne puis l'obtenir.
 Noires divinités du ténébreux empire,
 Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
 Roi des peuples légers, souffrez que mon amant
 De son triste départ me console un moment.
 Vous ne le perdrez point ; le trésor que je pleure
 Ornera tôt ou tard votre sombre demeure !
 Quoi ! vous me refusez un présent si léger !
 Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
 Et vous, antres cachés, favorables retraites,

⁴ Ceci est imité d'Ovide, dans le discours que ce poëte prête à Orphée, lorsqu'il supplie les divinités de l'enfer de lui rendre son épouse, *Métam.*, l. X, vers 29.

Per ego hæc loca plena timoris,
 Per chaos hoc ingens, vastique silentis regni,
 Eurydice, oro, properata retexte illa.
 Omnia debemur vobis : paulumque morati,
 Serius aut citius sedem properamus ad unam.
 Tendimus hæc omnes, hæc est domus ultima : vosque
 Humanæ generis longissima regna tenetis.
 Hæc quoque, cum justis maturæ peregerit annos,
 Juris erit vestri.

Ces déserts, ces forêts, ces antres écartés,
 Des favoris du ciel autrefois habités.
 Les lions et les saints ont eu même demeure.
 Là Malc priaît, jeûnait, soupirait à toute heure ;
 Pleurait, non ses péchés, mais ceux qu'en notre cœur
 A versés le serpent dont Christ est le vainqueur.
 Malc avait dans ces lieux confiné sa jeunesse,
 Vivait sous les conseils d'un saint plein de sagesse,
 Conservait avec soin le trésor précieux
 Que nous tenons d'une eau dont la source est aux cieux.
 Les auteurs de ses jours descendus sous la tombe,
 Aux trésors temporels le jeune saint succombe ;
 Croit qu'on en peut jouir sans être criminel ;
 Que souvent on tient d'eux l'héritage éternel ;
 Qu'on n'a qu'à faire entrer, par un pieux usage,
 Les membres du Seigneur et leur chef en partage.
 Funeste appât de l'or, moteur de nos desseins,
 Que ne peux-tu sur nous, si tu plais même aux saints !

Malc annonce au vieillard censeur de sa jeunesse
 Qu'il va de ses aïeux recueillir la richesse ;
 Qu'il tâche d'empêcher que des biens assez grands
 Ne soient mal dispensés par d'avares parents ;
 Qu'il veut fonder un cloître, et destine le reste
 A vivre sans éclat, toujours simple et modeste,
 Donnant un saint exemple, et par ses soins pieux
 Peut-être plus utile au siècle qu'en ces lieux.

Mon fils, dit le vieillard, il faut qu'avec franchise
 Je vous ouvre mon cœur touchant votre entreprise.
 Où vous exposez-vous ? et qu'allez-vous tenter ?
 En de nouveaux périls pourquoi vous rejeter ?
 De triompher toujours seriez-vous bien capable ?
 Ah ! si vous le croyez, l'orgueil vous rend coupable ;
 Sinon votre imprudence a déjà mérité
 Les reproches d'un Dieu justement irrité.
 Fuyez, fuyez, mon fils, le monde et ses amorcez :
 Il est plein de dangers qui surpassent vos forces.
 Fuyez l'or ; mais fuyez encor d'autres appas :
 On ne sort qu'en fuyant vainqueur de ces combats.
 La paix que nous goûtons a-t-elle moins de charmes ?
 Quoi ! vous hasarderiez le fruit de tant de larmes,
 Et celui de ce sang qu'un Dieu versa pour vous !
 A ces mots le vieillard se jette à ses genoux.

Malc le quitte en pleurant ; triste et funeste absence !
 Il abandonne au sort sa fragile innocence,
 S'engage en des chemins pleins de périls, et longs.
 D'Édesse à Béroé sont de vastes sablons :
 L'astre dont les clartés sont esclaves du monde

son nom le recueil de *Poésies chrétiennes et diverses* de M. de Brienne, composa le poëme de Saint Malc, d'après les instances de Messieurs de Port-Royal. Voyez à ce sujet notre *Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*.

Parcourt avec ennui cette plaine inféconde :
 S'il y voit quelque objet, c'est un objet d'horreur.
 Maint Arabe voisin y portait la terreur.
 Du passant égorgé le corps sans sépulture
 D'un ventre carnassier devenait la pâture.
 On voyait succéder, en ces cruels séjours,
 Aux brigands les lions, aux lions les vautours.
 Marcher seul en ces lieux eût eu de l'imprudence.
 La fortune joint Malc à des gens sans défense :
 Peu de jeunesse entre eux, force vieillards craintifs,
 Femmes, famille, enfants aux cœurs déjà captifs.
 Ils traversaient la plaine aux zéphirs inconnue :
 Un gros de Sarrasins vient s'offrir à leur vue,
 Milice du démon, gens hideux et hagards,
 Engéance qui portait la mort dans ses regards.
 La cohorte du saint d'abord est dispersée :
 Equipages, trésors, jeune épouse est laissée.
 Telle fuit la colombe, oubliant ses amours,
 A l'aspect du milan qui menace ses jours ;
 Telle l'ombre d'un loup dans les verts pâturages
 Ecarte les troupeaux attentifs aux herbages.
 Les compagnons de Malc, épandus par ces champs,
 Tombaient sans résister sous le fer des brigands.
 De toutes parts l'horreur régnait en ce spectacle ;
 La proie apportait seule au meurtre de l'obstacle.
 Ceux que l'amour du gain tira de leur foyer
 Perdaient d'un an de peine en un jour le loyer.
 Les pères chargés d'ans, laissant leurs tendres gages
 Fuyaient leur propre mort en ces funestes plages,
 Et pour deux jours de vie abandonnaient un bien.
 Près de qui vivre un siècle aux vrais pères n'est rien.
 L'amant et la compagne à ses vœux destinée
 Quittaient le doux espoir d'un prochain hyménée :
 Malheureux ! l'un fuyait ; on eût vu ses amours
 Lui tendre en vain les bras implorant son secours.

Une dame encor jeune, et sage en sa conduite,
 Aux yeux de son époux dans les fers fut réduite.
 Le mari se sauva regrettant sa moitié :
 La femme alla servir un maître sans pitié,
 Au chef de ces brigands elle échut en partage.
 Cet homme possédait un fertile héritage,
 Et de plusieurs troupeaux dans l'ardente saison
 Vendait à ses voisins le croit et la toison.
 Notre héros suivit la dame en servitude.
 Ce fut lors, mais trop tard, que pour sa solitude,
 Pour son cher directeur et ses sages avis,
 Il reprit des transports de pleurs en vain suivis.
 Forêts, s'écriait-il, retraites du silence,
 Lieux dont j'ai combattu la douce violence,
 Angéliques cités d'où je me suis banni,
 Je vous ai méprisés, déserts, j'en suis puni.
 Ne vous verrai-je plus ? Quoi ! songe, tu t'envoles !
 O Malc ! tu vois le fruit de tes desseins frivoles !

Verse des pleurs amers, puisque tu l'es privé
De ces pleurs bienheureux où ton cœur s'est lavé.
Ainsi Malc regrettait sa fortune passée.
Cependant des brigands la proie est entassée.
On l'emporte à grand bruit : ils s'en vont triomphants.
Leur chef voulut que Malc adorât ses enfants,
Honneur dont on ne doit s'attribuer les marques
Qu'en voyant sous ses pieds les têtes des monarques.
Un Arabe exigea ce superbe tribut.
Si Malc s'en défendit, s'il l'osa, s'il le put,
S'il en subit la loi sans peine et sans scrupule,
C'est ce qu'en ce récit l'histoire dissimule.
Bien qu'à peine la dame achevât son printemps,
Que son teint eût des jours aussi frais qu'éclatants,
L'Arabe n'en fit voir qu'une estime légère :
Il lui donna l'emploi d'une simple bergère,
Avec Malc l'envoya pour garder ses troupeaux.
Bientôt entre leurs mains ils devinrent plus beaux.

Le saint couple cherchait les lieux les plus sauvages,
S'approchait des rochers, s'éloignait des rivages ;
Lui-même il se fuyait ; et jamais dans ces bois
Les échos n'ont formé de concerts de leurs voix.
Aux jours où l'on faisait des vœux pour l'abondance,
Ils ne paraissaient point aux jeux ni dans la danse :
On ne les voyait point à l'entour des hameaux
Mollement étendus dormir sous les ormeaux.
Les entretiens oisifs et féconds en malices,
Du mercenaire esclave ordinaires délices,
Étaient fuis avec soin de nos nouveaux bergers ;
Ils n'enviaient point l'heur des troupeaux étrangers.
Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prières,
Ni la main du Sommeil n'abaissa leurs paupières.
La nuit se passait toute en vœux, en oraison.

Dès que l'aube empourrait les bords de l'horizon,
Ils menaient leurs troupeaux loin de toutes approches.
Malc aimait un ruisseau coulant entre des roches.
Des cèdres le couvraient d'ombrages toujours verts :
Ils défendaient ce lieu du chaud et des hivers.
De degrés en degrés l'eau, tombant sur des marbres,
Mélait son bruit aux vents engouffrés dans les arbres.
Jamais désert ne fut moins connu des humains ;
A peine le soleil en savait les chemins.
La bergère cherchait les plus vastes campagnes :
Là ses seules brebis lui servaient de compagnes ;
Les vents en sa faveur leur offraient un air doux ;

* Il nous semble que le récit de saint Malc, tel que saint Jérôme le rapporte, ne dissimule rien. Le voici : *Pervenimus ad interiorum solitudinem ubi dominam liberamque ex more gentis adorare jussi, cervices flectimus.* Nous faisons cette remarque précisément parce que la Fontaine a suivi très-exactement le récit de saint Malc. Il s'est montré en vers historien exact, et n'a pas usé ici du privilège qu'Horace accorde aux poètes.

Le ciel les préservait de la fureur des loups,
Et, gardant leurs toisons exemptes de rapines,
Ne leur laissait payer nul tribut aux épines.
Dans les dédales verts que formaient les halliers,
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers,
Présentaient aux troupeaux une pâture exquise.
En des lieux découverts notre bergère assise
Aux injures du hâle exposait ses attraits,
Et des pensers d'autrui se vengeait sur ses traits.
Sa beauté lui donnait d'éternelles alarmes.
Ses mains avec plaisir auraient détruit ses charmes :
Mais, n'osant attenter contre l'œuvre des cieus,
Le soleil se chargeait de ce crime pieux.
O vous, dont la blancheur est souvent empruntée,
Que d'un soin différent votre âme est agitée !
Si vous ne vous voulez priver d'un bien si doux,
De ses dons naturels au moins contentez-vous.

Tandis que la bergère en extase ravie
Priaît le saint des saints de veiller sur sa vie,
Les ministres divins veillaient sur son troupeau.
Quelquefois la quenouille et l'artiste fuseau
Lui délassaient l'esprit, et pour reprendre haleine
De ses propres moutons elle filait la laine.
Pendant qu'elle goûtait ce plaisir innocent,
Tournant parfois les yeux sur son troupeau paissant :
Que vous êtes heureux, peuple doux ! disait-elle ;
Vous passez sans pécher cette course mortelle.
On loue en vous voyant celui qui vous a faits :
Et nous, de qui les cœurs sont enclins aux forfaits,
Laissons languir sa gloire, et d'un faible suffrage
Ne daignons relever son nom ni son ouvrage.
Chères brebis, paisez ; cueillez l'herbe et les fleurs.
Pour vous l'aube nourrit la terre de ses pleurs.
Vivez de leurs présents : inspirez-nous l'envie
D'éviter les repas qui vous coûtent la vie.
Misérables humains, semence de tyrans,
En quoi différez-vous des monstres dévorants ?
Tels étaient les pensers de la sainte héroïne.

Pour Malc, il méditait sur la triple origine
De l'homme florissant, déchu, puis rétabli.
Du premier des mortels la faute est en oubli :
Le ciel pour Lucifer garde toujours sa haine.
Dieu tout bon, disait Malc, si ton fils par sa peine
M'a sauvé de l'enfer, m'a remis dans mes droits,
Garde-moi de les perdre une seconde fois.
Fais qu'un jour mes travaux par leur fin se couronnent.
Je suis dans les périls, mille maux m'environnent,
L'esclavage, la crainte, un maître menaçant ;
Et ce n'est pas encor le mal le plus pressant.
Tu m'as donné pour aide au fort de la tourmente
Une compagne sainte, il est vrai, mais charmante ;
Son exemple est puissant ; ses yeux le sont aussi :

Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secrètes ;
Grottes, qui tant de fois avez vu mon amant
Me raconter des yeux son fidèle tourment,
Lieux amis du repos, demeures solitaires,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires,
Déserts, rendez-le-moi : deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monstre auteur de mon ennui ?
Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle âme !

Emporte chez les morts ce baiser tout de flamme :
Je ne te verrai plus ; adieu, cher Adonis !

Ainsi Vénus cessa. Les rochers, à ses cris,
Quittant leur dureté, répandirent des larmes ;
Zéphyre en soupira : le jour voila ses charmes ;
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit,
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.

FIN DU POÈME D'ADONIS.

Le saint couple cherchait les lieux les plus sauvages,
S'approchait des rochers, s'éloignait des rivages ;
Lui-même il se fuyait ; et jamais dans ces bois
Les échos n'ont formé de concerts de leurs voix.
Aux jours où l'on faisait des vœux pour l'abondance,
Ils ne paraissaient point aux jeux ni dans la danse :
On ne les voyait point à l'entour des hameaux
Mollement étendus dormir sous les ormeaux.
Les entretiens oisifs et féconds en malices,
Du mercenaire esclave ordinaires délices,
Étaient fuis avec soin de nos nouveaux bergers ;
Ils n'enviaient point l'heur des troupeaux étrangers.
Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prières,
Ni la main du Sommeil n'abaissa leurs paupières.
La nuit se passait toute en vœux, en oraison.

Le saint couple cherchait les lieux les plus sauvages,
S'approchait des rochers, s'éloignait des rivages ;
Lui-même il se fuyait ; et jamais dans ces bois
Les échos n'ont formé de concerts de leurs voix.
Aux jours où l'on faisait des vœux pour l'abondance,
Ils ne paraissaient point aux jeux ni dans la danse :
On ne les voyait point à l'entour des hameaux
Mollement étendus dormir sous les ormeaux.
Les entretiens oisifs et féconds en malices,
Du mercenaire esclave ordinaires délices,
Étaient fuis avec soin de nos nouveaux bergers ;
Ils n'enviaient point l'heur des troupeaux étrangers.
Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prières,
Ni la main du Sommeil n'abaissa leurs paupières.
La nuit se passait toute en vœux, en oraison.